BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie.

Giovanni SEMERANO, *Le origini della cultura europea.* II *Dizionari etimologici* **Dizionario della lingua greca,* ***Dizionario della lingua latina e di voci moderne* : Florence, Olschki, 1994, *IC-327 pages, **331-715 pages.

Le lecteur naïf qui s'imagine trouver ici trois dictionnaires étymologiques : grec, latin et anglo-allemand (avec quelques mots italiens) se trompe lourdement. Une préface singulière l'avertit — preuves à l'appui ! — que *tout* le vocabulaire indo-européen est d'origine sémitique ; c'est l'accadien qui sert de référence. *Ex oriente lux.* On a déjà fait intervenir abusivement le sémitique soit pour des mots dépourvus d'étymologie, soit — dans les années 20 — pour une reconstruction ambitieuse qui regroupait l'indo-européen et le sémitique sous la forme du « nostratique » (H. MØLLER, A. CUNY). Il y a assurément des termes d'origine sémitique : on consultera à ce sujet l'excellent ouvrage d'Émilia MASSON, *Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec*, Paris, Klincksieck, 1967. Leur effectif est assez réduit. Certains sont repris ici : χιτών / *tunica*, χρυσός par exemple ; mais sans enthousiasme (sauf pour un rapprochement avec *ḫarûm* « extraire », qui paraît hardi). Notons que l'on persiste couramment à tirer le mot grec (déjà mycénien) directement du phénicien, ce qui semble prématuré au XVI[e] siècle, au moins. Quant à σάκκος / *saccus*, il fournit l'étymologie de *sagum* ! En revanche βράθυ et *bratus*, « sabine » (plante), manquent dans les « dictionnaires ». Pourquoi ?

Évidemment la place est indûment prise par des rapprochements stupéfiants *bârum* — *uērum*, *kâlum* — καλός, all. *Leib* = *Liebe*, angl. *York*, tiré de *ebberu*, *dūnum* serait accadien aussi, *Iuppiter* = *Yahwe*, l'étrusque *clan* « fils » rapproché de *cliēns* et de *cālō* répondrait à *qallum*, *Rasenna* dériverait du nom sémitique de la tête, etc. Quand on confond les voyelles et les consonnes, en faisant bon marché de la signification, les identités pullulent ! Aucun compte n'est tenu de la dérivation (sauf pour les équivalences, telles que *-ōsus* = *âsû*) ; *signum* sort tout droit de *šakānu*, βασιλεύς contient un deuxième élément *-lē'û* « capable », *brâhman* se termine par la racine de *mens*, etc. Cela nous suffit pour jeter le livre au rebut.

Il est regrettable qu'un néophyte, aussi présomptueux qu'ignorant de la linguistique comparative, ait réussi à gagner la confiance d'un éditeur renommé. Voici, hélas !, un nouveau candidat à l'Enfer des livres inutilisables et morts-nés.

P. FLOBERT.

Andrew L. SIHLER, *New Comparative Grammar of Greek and Latin* : New York-Oxford, Oxford University Press, 1995, 686 pages.

Cet ouvrage, qui se présente en quelque sorte comme une refonte de la *Comparative Grammar of Greek and Latin* de C. D. BUCK parue en 1933, est dédié à W. C. COWGILL. Il se subdivise en cinq parties consacrées successivement à la phonologie, la flexion nominale, les pronoms, les numéraux et la conjugaison. On ne

comprend pas bien pourquoi les quelques pages traitant des prépositions (p. 438-441) sont placées dans la partie réservée aux numéraux. Dans les différents développements sont citées non seulement les formes grecques et latines que l'on attend dans ce type d'ouvrage, mais aussi des formes appartenant à de nombreuses autres langues indo-européennes : ainsi les tableaux des flexions nominales comportent des paradigmes de termes relevant de cinq à huit langues différentes. Sont également très complets le tableau concernant les numéraux cardinaux (l'auteur prend même la peine d'indiquer la prononciation des formes du vieil irlandais) et les différents tableaux des désinences verbales. Des index consacrés aux dix-huit langues dont des formes sont citées dans l'ouvrage permettent de se référer facilement aux chapitres où ces mots sont étudiés. Nous avons donc là un traité qui pourra rendre de grands services aux spécialistes de grammaire comparée.

Ce qui est très gênant dans la conception de ce livre, c'est qu'après avoir donné dans l'Introduction une liste de quelques soixante-dix savants envers lesquels il reconnaît une dette, A. L. SIHLER n'indique jamais dans les différents chapitres à quel auteur il se réfère. La bibliographie détaillée concernant les questions étudiées est totalement absente. Aussi ne peut-on savoir si telle ou telle explication qui s'écarte des théories classiques est due ou non à l'auteur. Ainsi, pour nous limiter à des exemples concernant le latin, à la p. 581 les curieuses formes reconstituées des parfaits du type *cāuī* (**kawawai* !) ou *mōuī* (**mowawai* !). D'une façon générale, les développements traitant des thèmes de parfait en latin ne sont guère satisfaisants ; par exemple, l'auteur paraît ignorer les articles bien connus de Fr. BADER concernant les formations de parfaits et le système de leurs désinences. De même, dans son étude, extrêmement succincte, des verbes en *-sco*, à la p. 535, A. L. SIHLER ne tient pas compte de l'ouvrage de M. KELLER (une forme aussi difficile que *disco* ne paraît pas lui poser le moindre problème). En somme ce manuel pourra être utile, mais il faut savoir que l'information de l'auteur, selon les questions traitées, y est très inégale.

Claude MOUSSY.

Martii LEIWO, *Neapolitana. A Study of Population and Language in Graeco-Roman Naples*, Societas Scientiarum Fennica (Commentationes Humanarum Litterarum 102, 1994) : Helsinki, 1995, 236 pages.

La collection finlandaise des *Commentationes Humanarum Litterarum* dans laquelle est parue en 1979 l'importante synthèse de J. KAIMIO, *The Romans and the Greek Language* (vol. 64), s'enrichit d'un nouvel ouvrage relatif à l'emploi du grec dans le monde romain, et prouve par là l'intérêt que suscite actuellement la question. Il s'agit cette fois d'une monographie consacrée à la ville de Naples qui constitue une exception au sein des cités grecques de Grande-Grèce, puisqu'elle est la seule à avoir conservé l'usage du grec jusqu'à la fin du III^e^ siècle p. C., alors que les autres l'avaient abandonné dès le I^er^ siècle a. C. L'auteur s'est donné pour double objectif d'étudier la composition de la population de Naples dans son contexte socio-culturel, à la lumière des choix linguistiques et des systèmes onomastiques révélés par l'épigraphie locale. L'étude porte sur toute la période d'utilisation du grec comme langue officielle, depuis la fondation de la cité par les Grecs de Cumes vers 470 a. C. jusqu'au changement décidé par la *boulé* à la fin du III^e^ siècle p. C., qui entraîne l'apparition des premiers documents officiels en langue latine en 325-329 p. C.

Quelques pages d'introduction (p. 13-48) partiellement reprises en conclusion p. 165 sq., rappellent, en s'appuyant sur les sources littéraires, dans quelles condi-

tions la cité grecque a été fondée, les influences osco-samnites qu'elle a rapidement subies, son attitude lors des guerres samnites du IV^e^ siècle a. C., ses fonctions de base navale et de port de commerce en relation avec l'Orient grec jusqu'à la fondation de Pouzzoles en 194 a. C., la perte de son indépendance lorsqu'elle devient municipe romain en 89 a. C., et son statut d'*Urbs Graeca*, centre culturel et de loisirs, sous l'Empire. Vient ensuite ce qui constitue le gros de l'ouvrage, l'examen des inscriptions classées par thèmes et choix de langue (208 inscriptions en grec, 94 en latin, 8 bilingues) : épigraphie funéraire, décrets et inscriptions honorifiques, inscriptions relatives aux phratries et aux magistrats, épigraphie religieuse. Quatre appendices onomastiques font le bilan des attestations napolitaines en matière de gentilices, prénoms, membres de la *boulé* et familles sénatoriales, dans une perspective comparatiste avec Pouzzoles.

L'ouvrage est estimable : sérieux, clair, bien documenté et bien à jour du point de vue bibliographique, il offre un corpus de références conséquent et analyse de nombreux documents. La sélection des inscriptions a été faite à partir du recueil d'E. MIRANDA, *Iscrizioni greche d'Italia : Napoli*, I, 1990, et II. Parmi les textes les plus significatifs on peut citer, à titre d'exemples, l'inscription funéraire n° 102 (p. 118, du I^er^ siècle a. C., qui associe deux noms au vocatif, l'un latin, Λεύκιε (= *Luci*), l'autre étrusque, Λάρθε (= *Larth* ou *Lars*) à la formule grecque [χρ]ηστὲ χαῖρε, ou encore les épigrammes des pages 122-127, ou le décret de la phratrie Artemisioi en l'honneur de L. Munatius Hilarianus (p. 154), qui présentent d'intéressantes particularités linguistiques. En dépit de ses indéniables qualités et de l'intérêt qu'il suscite, l'ouvrage laisse toutefois un sentiment d'incomplétude. Les textes étudiés ne sont pas toujours fournis (ainsi p. 88 sq., inscription funéraire en latin; p. 133 sq., décrets en grec), ce qui représente un sérieux handicap pour le lecteur qui n'a pas nécessairement sous la main le tome XIV des *I. G.* ou le tome X du *C. I. L.* et autres recueils ou articles récents. Quand le texte est donné, il n'est jamais systématiquement traduit. Des particularités métriques intéressantes sont évoquées (p. 126, par exemple) sans que soient donnés les schémas métriques.

L'auteur ne semble pas par ailleurs très familiarisé avec les présupposés linguistiques que requiert une telle étude. Les catégories socio-linguistiques retenues sont celles de J. A. FISHMAN (The Hague 1971 et 1976, cf. p. 50-57 et 215); mais que valent des catégories aussi générales que celles de norme H(igh) et L(ow) (p. 51) quand nous sommes en présence de textes exclusivement écrits, généralement bien contrôlés, parmi lesquels ne figurent même pas de graffiti? Il aurait mieux valu poser au préalable le problème de la diversité du grec qui a pu être parlé et écrit à Naples pendant les neuf siècles d'histoire envisagés : variété dialectale originelle (à peine esquissée en note 38, p. 66) et grec hellénistique; grec local et influences extérieures exercées par les nombreux contacts commerciaux et culturels que Naples a entretenus avec Délos et l'Asie Mineure (cf. p. 73, 137, 143, 153); grec parlé, influences littéraires, langue administrative, etc. La spécificité d'un grec de Naples, en particulier d'un vocabulaire local, est évoquée ici ou là, sans donner lieu à une synthèse récapitulative dans laquelle auraient pu figurer la terminologie des institutions locales et des originalités lexicales telles que λαυκελάρχης (p. 17), ἑστιατήριον (p. 154), ou des hapax comme Δικαέτη (p. 77) et ἀγορευτηρίου (p. 153).

Il manque surtout à l'ouvrage d'avoir posé très nettement dès le départ, à l'aide d'une typologie serrée, la nature des interférences linguistiques et culturelles possibles et effectives, en évoquant tout d'abord plus systématiquement la diversité, variable en fonction de l'époque, des langues en contact : grec, osque, latin, mais aussi étrusque (cf. p. 41) et langues sémitiques (cf. p. 109, n. 26). Il fallait faire le tri, dès le départ, entre les phénomènes d'acculturation (dans les deux sens, par

romanisation ou hellénisation) révélés par l'architecture et la décoration des supports épigraphiques, les systèmes onomastiques (exemple p. 161 l'emploi des *tria nomina* latins dans un texte grec) ou le formulaire, et les faits d'interférence proprement linguistiques pour lesquels il manque une typologie préalable distinguant : les textes bilingues (dans des proportions et structures variables) des textes monolingues ; les textes originaux des textes traduits (dans quel sens, cf. p. 144) ; et surtout une stricte terminologie distinguant les translittérations des emprunts (*demarchisanti* ~ *phretris*, p. 153, *patrono* > πάτρωνι, p. 126), des calques morphologiques (*gaudiuigente*, p. 130) et sémantiques (ἴδιος = *suus*, p. 54), et des équivalences de traduction : φροντιστής = *curator* (p. 153), ἐπιτροπεύσας = *procurator* (p. 159), ou θ(εοῖς) κ(αταχθονίοις) = *D(is) M(anibus)*, p. 105.

L'ouvrage constitue une synthèse appréciable, qui comporte de nombreux faits intéressants, comme le cas de l'interférence morphologique dont témoigne le génitif grec *Seiu*, p. 73. Il apporte aussi en conclusions, aux pages 165-172, des constatations et affirmations importantes, dont certaines demanderaient toutefois à être étayées, ainsi p. 167 : « Latin *naturally* had a position in every-day life ». Il est dommage que ce riche ensemble de documents et de données n'ait pas fait l'objet d'une approche méthodologique plus ferme et d'une perspective linguistique plus systématique. La lecture de l'ouvrage n'en demeure cependant pas moins intéressante et stimulante, et l'on espère voir paraître d'autres monographies de ce type qui permettent peu à peu de mieux cerner ce qu'a pu être la réalité du grec d'Occident et du rôle qu'il a joué dans le monde romain.

Frédérique BIVILLE.

Anne POTTHOFF, *Lateinische Kleidungsbezeichnungen in synchroner und diachroner Sicht* (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 79) : Innsbruck, 1992, 266 pages.

L'ouvrage, issu d'une thèse menée sous la conduite des professeurs R. HIERSCHE et J. TISCHLER et soutenue à l'Université de Giessen en 1990, propose une étude du lexique latin du vêtement ou, tout au moins, d'un ensemble de termes relevant de ce lexique. Il est conçu en deux parties : à une présentation générale (p. 1-58) de nature bibliographique, méthodologique et historique, succède ce qui constitue le gros de l'ouvrage (p. 59-259), un ensemble de fiches lexicologiques suivies de synthèses récapitulatives, qui analysent cinquante-cinq noms latins de vêtements et leurs dérivés.

L'exposé général préliminaire déborde largement du cadre de la latinité. La bibliographie critique proposée dans les vingt-deux premières pages passe en revue des études d'ensemble ou de détail qui ont été consacrées à l'histoire du vêtement, dans ses réalités matérielles (mode, étoffes, coiffures) et ses dénominations, tant dans le cadre des langues classiques (indo-européen, latin), que dans celui des langues modernes (français, allemand, anglais), ce qui permet de situer la question dans une problématique plus large. L'exposé des principes méthodologiques (p. 22-32) s'attache rapidement aux problèmes soulevés par l'étymologie et le signifié des mots : relation des mots aux réalités qu'ils désignent, délimitation des champs sémantiques. Le bref historique de civilisation des pages 35-68 rappelle les principales caractéristiques du costume romain, ses représentations figurées et les techniques qui lui sont attachées (fabrication, teinture). L'étude lexicologique des cinquante-cinq termes sélectionnés est menée selon le schéma type des lexiques et des dictionnaires étymologiques : lemme, variantes formelles et dérivés, classement des sens et des attestations du mot, hypothèses étymologiques, références biblio-

graphiques. L'ensemble est solide, soigné, méticuleux. Il est le fruit d'un gros travail de lecture et de dépouillement. Il présente un bilan critique honnête et fiable des recherches qui ont été menées antérieurement. On regrette toutefois que n'aient pas été davantage exploités les nombreux ouvrages de lexicologie latine qu'a produits l'école française depuis une vingtaine d'années.

On ne peut qu'apprécier et louer les indéniables qualités dont témoigne cet ouvrage dense, et signaler l'intérêt que présente cette synthèse dans un domaine du lexique latin qui jusqu'ici n'a guère offert d'études linguistiques d'ensemble. Il nous semble cependant que le sujet aurait gagné à être traité d'une manière moins étroite et moins classique. Le lexique latin de l'habillement est plus riche et plus diversifié que ne le laissent entendre les cinquante-cinq termes de base examinés. Pourquoi s'être fixé les limites chronologiques de l'*Oxford Latin Dictionary*, et avoir écarté un grand nombre de mots en raison de leur statut d'hapax ou de leurs attestations tardives (cf. p. 59)? Le recours systématique aux lexicographes latins (par exemple Isidore, *Etymologiae*, 19, 21-29, « de ueste ») et non aux seuls dictionnaires modernes, aurait permis d'inclure dans la description des mots tels que *praetexta* (curieusement absent), *laticlauius*, *cucullus*, *feminalia*, *cingulum*, et bien d'autres. Cette exclusion de bon nombre de termes entraîne des carences dans la bibliographie spécifique (par exemple L. CASSON, « Greek and Roman clothing. Some technical terms », in *Glotta*, 61, 1983, 193-207). Pourquoi avoir évoqué dans la partie introductive les lexiques français, anglais et allemand, si l'on ne s'interroge pas ultérieurement sur la survie de leurs composantes latines (ex. *camisia*)? C'est toute la conception d'ensemble de ce lexique latin qui s'en trouve faussée. Cette approche restrictive du corpus ne permet pas non plus de mener une étude significative sur les différents procédés de désignation (qui n'ont d'ailleurs pas fait l'objet d'un examen systématique) utilisés par ce lexique, ni d'apprécier correctement la part des éléments indigènes et des éléments empruntés.

Par ailleurs la méthode retenue, qui est celle d'une perspective essentiellement étymologique tournée vers la reconstruction indo-européenne, traitant les mots comme des entités isolées, coupés des systèmes synchroniques dans lesquels ils entrent, entraîne une vue atomisée des données linguistiques et matérielles, et ne permet pas d'appréhender la structure d'ensemble de ce lexique. On aurait aimé par exemple voir apparaître plus nettement les oppositions entre termes (désignations) génériques (*amictus*, *indumentum*, *uestis*, mais aussi *uestimentum*, *uestitus*, *habitus*, *lacinia*, etc.) et spécifiques (*tunica* ~ *[tunica] talaris*, *subtunicalis*, *chiridota*, etc.), ces derniers pouvant être classés en fonction de leurs usages respectifs (*cenatoria*, par exemple, appelait *forensis*), des parties du corps concernées, des matières utilisées, de leur forme, de leur couleur, du pays producteur ou exportateur (*canusina*), et de bien d'autres paramètres qui font la richesse et la spécificité du lexique de l'habillement. L'étude, déjà conséquente, qui est amorcée par cet ouvrage, demanderait à être poursuivie dans le sens d'un élargissement du corpus visant à l'exhaustivité et d'une approche sémantique et morphologique de la question qui soit à la fois moins analytique, moins orientée vers les origines indo-européennes du latin et du grec, et plus systématique, ce qui exige une recherche d'une autre envergure et à plus long terme. L'auteur possède manifestement les qualités pour mener à bien un tel travail.

Frédérique BIVILLE.

Fabio CUPAIUOLO, *Bibliografia della metrica latina* (Studi latini, 15) : Naples, Loffredo editore, 1995, 222 pages.

Après sa *Bibliografia della lingua latina (1949-1991)* où il se voulait le continuateur de la *Bibliographie de la langue latine* de Jean COUSIN, et dont j'ai dit dans cette revue (72, 1994, p. 238) les qualités et les services qu'elle peut rendre à nos études, voici que F. CUPAIUOLO, dont l'inépuisable activité ne peut que susciter l'admiration, nous propose dans la même collection cette *Bibliografia della metrica latina*, qui ne prend la suite d'aucun ouvrage analogue, même s'il existe sur ces questions différents répertoires partiels dont il donne la liste au début de son livre, p. 17-18 ; celui-ci couvre approximativement la période qui s'étend de 1890 à 1994, aucune précision n'étant donnée sur le choix de la première de ces dates ; modestement, l'éminent spécialiste qu'est l'auteur en cette matière écarte toute prétention à l'exhaustivité et déclare vouloir seulement apporter aux lecteurs le maximum d'informations.

La conception d'ensemble et les critères de sélection sont les mêmes. La matière y est répartie en six chapitres, correspondant à six grandes rubriques qui vont de la prosodie à la prose métrique et rythmique ; certaines d'entre elles se trouvaient très naturellement déjà en partie présentes dans l'ouvrage antérieur. Comme dans ce dernier, mais plus systématiquement, la référence des travaux les plus importants est suivie de la mention des principales recensions qui en ont été faites ainsi que, souvent, d'un exposé généralement limité, mais parfois plus développé, du sujet traité, avec une brève discussion critique des résultats obtenus, comme par exemple p. 125-126 pour B. LUISELLI, *Il verso saturnino* ou p. 134-135 pour J. SOUBIRAN, *Essai sur la versification dramatique des Romains*. Une attention particulière est portée aux nouveaux champs de recherche tels que l'informatique, ou la métrique verbale à laquelle est consacrée, p. 97-98, une mise au point générale, ainsi qu'à des domaines qui n'étaient jusqu'alors abordés que de façon plus imprécise ; c'est ainsi que sont données, p. 70-72, la composition, tome par tome, des *Grammatici latini* de H. KEIL, p. 74-83, une bibliographie complète des métricologues antiques ; on trouve aussi mentionnées des études de métrique grecque utiles pour le domaine latin. Signalons enfin que le chap. V, p. 141-197, est consacré à une bibliographie métrique, auteur par auteur, particulièrement précieuse.

Bref, cet ouvrage est plus qu'une simple bibliographie ; l'intention de F. CUPAIUOLO est d'apporter aux chercheurs l'information la plus large et la plus complète possible ; c'est le cas lorsque, p. 22, il met en tête de la liste des travaux sur *-s* terminal les deux textes de Cic., *Or.*, 161 et Quint., IX, 4, 37-38 relatifs à ce problème. Une remarque toutefois ; la conception de l'ouvrage fait que le même livre ou le même article se trouve mentionné dans différentes rubriques, jusqu'à cinq ou six fois, peut-être même davantage pour certains d'entre eux et, dans ce cas, il est courant que la référence soit reprise intégralement, y compris avec l'indication des différentes recensions, ce qui encombre inutilement le livre ; il aurait été souhaitable que soit pratiqué un système de renvois, qui d'ailleurs existe, mais limité presque uniquement aux p. 53-55 (rubrique *Cesura*). Je n'ai pas observé de lacune notable, ce que la dispersion en rubriques diverses sur plus de 200 pages ne permet pas de toute façon de percevoir facilement. Un index des auteurs modernes serait souhaitable, malgré la difficulté de sa réalisation en raison du grand nombre de noms mentionnés.

La présentation est très satisfaisante, et les erreurs en nombre très limité, en dépit des nombreux risques que présente à ce point de vue un tel ouvrage. Je signalerai seulement d'assez fréquentes fautes sur les accents français (type *Cicèron, cèsure,*

etc.); p. 55 se trouve une subdivision *a*) qui n'est pas suivie des *b*) etc., qu'elle fait normalement prévoir.

Ce ne sont que broutilles. Il faut louer sans réserve F. CUPAIUOLO d'apporter à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de prosodie et de métrique latines un inestimable instrument de travail.

J. HELLEGOUARC'H.

J. LUQUE MORENO, *De Pedibus. De Metris. Las unidades de medida en la rítmica y en la métrica antiguas*, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Granada : Granada, 1995, 357 pages.

Cet ouvrage constitue le troisième volet d'un triptyque. Une unité de réflexion l'unit en effet à 1) *Arsis, Thesis, Ictus. Las marcas del ritmo en la música y en la métrica antiguas*, Grenade, 1994 (255 p.) et à 2) *El distico elegíaco. Lecciones de métrica latina*, Madrid, 1994 (190 p.). Plus précisément encore cette trilogie constitue l'un des points d'aboutissement de l'important travail que J. LUQUE MORENO conduit à l'Université de Grenade avec son équipe de recherche et qui concerne la publication régulière de *Concordiae-Indices* des *Scriptores Latini*. Fondant en effet sa réflexion sur le témoignage même des Anciens, théoriciens, grammairiens et écrivains, l'auteur fournit des renseignements précieux concernant la métrique et la poétique antiques. Il présente une histoire des théories latines référées aux diverses positions et écoles grecques, afin de montrer à partir des continuités et des ruptures de la Grèce à Rome la dette autant que l'originalité latines en la matière. Exemplaire à ce sujet est ce dernier livre qui permet notamment de comprendre que les complications de la terminologie latine tiennent moins à une forme d'imprécision scientifique qu'au croisement de courants théoriques différents dont la superposition indistincte est source de confusion, voire d'obscurité.

Pour faire la clarté en ce domaine, J. LUQUE MORENO suit une progression ascendante dans l'analyse, comme le laisse nettement percevoir la succession même des titres : 1) Origine rythmique de la doctrine sur le pied (p. 11-47); 2) De la rythmique à la métrique (p. 49-57); 3) Le corpus des textes : conditionnement contextuel de la doctrine sur les pieds (p. 59-78); 4) Définition des pieds (p. 79-114); 5) Les parties du pied : *arsis*; *thesis* (p. 115-156); 6) Nombre et classification des pieds (p. 157-208); 7) Énumération des pieds (p. 209-238); 8) Dénomination des pieds : pensée doctrinale (p. 239-306); 9) Pied et mètre (p. 307-326). S'il n'est pas question ici de résumer le contenu de ces neuf chapitres, leur parfaite complémentarité permet en revanche de mettre l'accent sur quelques-uns des faits majeurs que met au jour ce livre.

L'auteur souligne ainsi d'emblée que des différences de point de vue et de positions d'école expliquent les nombreuses ambiguïtés terminologiques relatives à la notion de pied, aux incertitudes et obscurités de définition — tel l'ictus marqué par *elatio / sublatio* (= origine rythmique de la danse), frappé par *percussio / impressio* (origine musicale) ou simplement subjectif et abstrait par intensité vocale, signe visuel ou marque auditive, ou encore d'ordre purement mécanique (origine métrique), voire des inversions de sens — concernant notamment *arsis / thesis* —. De fait la période hellénistique intègre à la poésie la musique orchestique, μουσική, de sorte que ῥυθμός dit l'alliance conjointe de la musique et de la danse. Aussi insiste-t-elle dans le domaine de la diction poétique sur une musique vocale et une forme de récitatif qui n'est pas forcément chanté. Une autre étape est en revanche franchie avec Aristoxène qui recherche la difficile imbrication entre le rythme de la μου-

σική, telle qu'elle vient d'être définie, et les éléments du langage : plutôt que d'insister sur des syllabes de durée inégale, on est attentif ici aux parties du temps qui sont ordonnées en vue d'une rythmique, si bien que le rythme est formé de trois ῥυθμιζόμενα englobant λέξις, μέλος, κίνησις σωματική. Le *medium* est ainsi non la syllabe proprement dite, mais une amplitude durative indivisible (χρόνος πρῶτος ἀσύνθετος). À vrai dire l'héritage conservé des théories d'Aristoxène est le concept de pied dont l'unité de production et de perception rythmique est le contraste entre temps marqué et non marqué. Le reste du système théorique a été reconstruit par R. WESTPHAL dont on retiendra notamment la tripartition suivante : ῥυθμός (forme incluant le système); ῥυθμιζόμενον (matière incluant la réalisation du système); ῥυθμοποιία (manifestation et réalisation de la forme avec des variantes divisibles). L'unité de mesure peut alors être le pied ou la dipodie. Après Aristoxène se créent des clivages entre *musici* 'préaristoxéniens', *rythmici* et *metrici*. Plus précisément on passe de la rythmique à la métrique par la *praxis* philologique, si bien que l'on sépare nettement désormais musique et poésie, *compositor* et *poeta*. On compte les syllabes longues et brèves. Et si l'on maintient les principes rythmiques de pieds ascendants et descendants, on confond *forma* (= système de la représentation théorique), *materia* (réalisation du système = matériel mobile avec ses variantes) et mode d'exécution, de sorte que se créent des confusions entre forme rythmique (ῥυθμός), forme métrique (ῥυθμιζόμενον) et acte de manifestation dans une forme réalisée (ῥυθμοποιία). Les différentes combinaisons d'une forme originelle conduisent à multiplier le nombre de pieds par résolution, par contraction et anaclase, voire par inversion. La métrique est devenue le champ de la philologie.

On comprend dans ces conditions que la doctrine, la définition, le nombre ainsi que la classification, l'énumération et la dénomination des pieds dépendent du point de vue adopté : poétique (P); rhétorique (R); métrique (M) et/ou grammatical (G). Aussi les écrits grecs, puis latins sont-ils examinés à la lumière de ces critères comme l'est la classification des textes. On aboutit ainsi à un classement des théoriciens et auteurs au sein duquel on relève par exemple : Aristote et Horace (P); Cicéron, Quintilien, Denys d'Halicarnasse (R); Terentianus Maurus, Béda (M); Donat, Audax (G); Sacerdos, Diomède (G + M). Et selon qu'ils appartiennent à l'une et/ou l'autre catégories, la doctrine sur les pieds métriques, le nom des pieds et la pensée doctrinale changent. Ainsi la doctrine de Quintilien est représentative des principes métriques des rhéteurs du fait d'une mise en relation avec une rythmique musicale (*I. O.*, IX, 4, 61 et 139) impliquant les marques du rythme (*I. O.*, I, 12, 23 et IX, 4, 51) avec un ictus essentiellement mécanique. Rythmiques sont en outre sa description syllabique des pieds de deux et trois syllabes (pieds *contrarii* iambe u - / trochée - u et *aduersi* crétique - u - / amphibraque u - u), l'ordre d'énumération des pieds (*I. O.*, IX, 4, 79) de deux syllabes (spondée + pyrrhique, iambe + trochée = chorée) et de trois syllabes (dactyle + anapeste, crétique = *amphimacre + amphibraque, bacchée + antibacchée = *palimbacchée, tribraque = *trochée + molosse). Mieux encore : il suit plus Aristote que Cicéron dont les sources apparaissent ainsi nettement différentes et essentiellement grecques, comme il le reconnaît (*I. O.*, IX, 4, 79), de même qu'il se différencie de Denys d'Halicarnasse qui tient compte des pieds non seulement purs mais monnayés. Les variantes terminologiques mêmes traduisent des influences plus complexes encore : tel l'amphimacre hérité d'Aristide. Intéressantes sont encore à propos de Quintilien les observations sur ῥυθμός, *numerus* et *uersus*, sur la prise en compte de l'aspect phonico-prosodique des mots, si bien que l'on se situe ici entre rythme et syllabe, tandis que Cicéron joint à un postulat rythmique un critère musical et un λόγος entre les *partes*. On lira ainsi avec intérêt l'historique de la dérivation des mètres.

Aussi ce livre est-il non seulement un solide travail de métricien, de linguiste et de grammairien voire de sémanticien, mais une véritable histoire des théories antiques du langage, de la poétique et des modes d'écriture littéraire à Rome. Il n'est pas jusqu'aux musicologues qui ne puissent trouver dans cet ouvrage des indications précieuses relatives au rythme musical latin.

J. DANGEL.

Jacques AUMONT, *Métrique et stylistique des clausules dans la prose latine. De Cicéron à Pline le Jeune et de César à Florus* (Travaux de linguistique quantitative sous la direction de Ch. Muller, 56) : Paris, H. Champion, 1996, 452 pages.

L'étude des clausules de la prose latine n'a pas cessé de susciter l'attention des chercheurs depuis les célèbres ouvrages de H. BORNECQUE, *La prose métrique dans la correspondance de Cicéron*, Paris, 1898 et surtout *Les clausules métriques latines*, Lille, 1907. C'est à un renouvellement complet de la question que s'est livré J. AUMONT dans une monumentale thèse de doctorat d'État, soutenue à Aix-en-Provence le 30 janvier 1989, dont le présent ouvrage nous fournit une version abrégée et plus accessible.

L'auteur donne tout d'abord un aperçu de l'histoire de la recherche sur les clausules. Partant des travaux de H. BORNECQUE, auxquels il rend un juste hommage tout en signalant leurs insuffisances sur le plan méthodologique (par ex., p. 85), il fait une revue critique des différents ouvrages qui ont été publiés plus récemment sur ces questions, principalement ceux de A. PRIMMER (*Cicero numerosus*, Wien, 1968), F. CHARPIN (*L'idée de phrase grammaticale et son expression en latin*, Paris, 1977), H. AILI (*The Prose Rhythm of Sallust and Livy*, Stockholm, 1979), J. DANGEL (*La phrase oratoire chez Tite-Live*, Paris, 1982). L'étude proprement dite des clausules se divise ensuite en deux parties d'inégale extension : la première est consacrée à une analyse de leurs structures et à un classement de leurs différentes formes, la deuxième à un examen de leur rôle stylistique et de leur valeur esthétique.

L'analyse des clausules est effectuée à partir d'un corpus allant, comme l'indique le titre, de Cicéron à Pline le Jeune pour les prosateurs en général, de César à Florus pour les historiens. Sont examinés successivement les mots terminaux (de deux à cinq syllabes) selon leur longueur et leur forme métrique, le pied précédant le mot terminal — c'est le point sur lequel la métrique des historiens se distingue le plus de celle des autres écrivains —, la clausule proprement dite, constituée par l'association de ces deux éléments. L'auteur note l'importance primordiale du ou des intermots dans la structure des clausules et, par là même, de la typologie verbale ; en revanche la coïncidence ictus-accent verbal ne lui paraît pas avoir un rôle déterminant ; sur la place des accents, il discute la règle d'équidistance rythmique énoncée par le chanoine L. BAYARD (« La clausule cicéronienne », *R. Ph.*, 58, 1932, p. 37-55) et en propose une nouvelle formulation. Il insiste sur le fait que la clausule doit être courte, ramassée et aisément identifiable, ce qui est obtenu par une forte différenciation rythmique avec la partie de la phrase qui la précède. Il examine ensuite les rapports entre la structure des clausules ainsi constatée et les préceptes énoncés sur le sujet dans les deux textes fondamentaux de référence : Cicéron, *Orator*, 199 sq. et Quintilien, *Inst. or.*, IX, 4, 61 sq. et constate une plus grande conformité avec les préceptes de Cicéron chez ce dernier, bien évidemment, et chez Florus, mais l'inverse chez les autres prosateurs et les historiens ; il présente enfin un certain nombre de considérations sur la présence en prose des clau-

sules de la poésie, qui est, on le sait, la plus réduite possible, que ce soit celles des vers dactylico-spondaïques ou celles des vers de la poésie dramatique. L'observation rigoureuse des faits est la base même de cette étude ; soucieux de parvenir à des résultats exempts de toute subjectivité, J. AUMONT procède à une évaluation statistique des formes des clausules fondée sur le calcul des probabilités et le recours au test de PEARSON (χ^2) mesurant les écarts, positifs ou négatifs, entre les effectifs constatés et ceux qui résulteraient des données statistiques de l'ensemble de la phrase ; il aboutit ainsi à un classement hiérarchique des clausules selon la faveur dont elles bénéficient auprès des deux catégories d'écrivains indiquées ci-dessus. Sur ce classement, il énonce cinq lois, valables pour les prosateurs en général, moins rigoureusement observées par les historiens, qu'il substitue à celles qu'avait formulées H. BORNECQUE.

La deuxième partie est consacrée, comme indiqué ci-dessus, au rôle stylistique et à la valeur esthétique des clausules. L'étude stylistique est fondée sur des observations particulièrement pertinentes, établissant, par exemple, que leur qualité n'est pas nécessairement liée à leur fréquence, bien au contraire, car une clausule relativement rare, mais utilisée de façon opportune, peut être d'autant plus marquante ; rejetant le concept fort courant de clausules « évitées », l'auteur y substitue fort heureusement celui de clausules « réservées », soulignant ainsi le caractère exceptionnel, mais stylistiquement marquant, de telles clausules. Il rejette aussi la notion de « clausules métriques » qui lui paraît arbitraire car, écrit-il, il faut observer et classer, mais non pas juger. Il insiste surtout sur le fait que les clausules ne doivent pas être étudiées isolément, mais dans leur continuité, dans leur succession dans le texte. Cette succession est un élément fondamental du style de l'écrivain, car elles jouent en quelque sorte un rôle de ponctuation de l'énoncé, ponctuation plus ou moins forte ou sensible selon le classement hiérarchique de la clausule. Dans ce classement, doivent être prises en compte, non seulement les clausules terminales, mais aussi, comme le fait entre autres A. PRIMMER, les clausules intérieures. J. AUMONT montre, par des analyses caractéristiques (p. 339 sq.), comment une phrase peut être construite suivant une continuité progressive, allant des clausules les plus banales jusque, en fin de phrase, aux plus recherchées. Cette partie de l'ouvrage, tout à fait nouvelle, est suggestive et à première vue séduisante. Reste que l'on peut hésiter sur la pertinence de calculs statistiques très « pointus » lorsqu'ils s'appliquent à une matière qui, elle, est mal déterminée. Reste aussi à savoir si cette hiérarchie des clausules était véritablement sensible à l'auditeur antique ; J. AUMONT le pense, mais on peut se poser la question ; si l'on comprend bien que le lecteur ou l'auditeur puisse ressentir la différence entre les clausules les plus prisées et celles qui sont presque totalement évitées, cela paraît moins évident dans le cas des clausules « moyennes » ; peut-on distinguer, par exemple, entre la 45e et la 58e dans le classement ? Reste enfin à voir si ces observations, valables et convaincantes lorsqu'elles s'appliquent à des passages soigneusement sélectionnés sont susceptibles d'une application générale. Un des mérites du classement hiérarchique et de progression des clausules pourrait être, pense l'auteur, de contribuer à une détermination des kôla moins mouvante et moins arbitraire qu'elle n'a été pratiquée jusqu'ici. On peut souscrire à cette suggestion tout en regrettant qu'elle reste trop dans le vague et qu'en particulier aucune référence précise ne soit faite en ce domaine, fût-ce pour la contester, à l'étude de E. FRAENKEL, *Kolon und Satz. Beobachtungen zur Gliederung des antiken Satzes* dans *Nachr. von d. Gesell. d. Wiss. zu Göttingen, Phil. Hist. Kl.*, 1932, p. 197-213 ; 1933, p. 319-354 et aux travaux qui ont suivi. Quant à la valeur esthétique, elle réside dans l'harmonie de la clausule elle-même et dans le rapport qui peut s'établir entre elle et la structure de l'énoncé ou avec la séquence qui la précède immédiatement.

Il est difficile de rendre compte dans le détail, de façon complète et satisfaisante, d'un ouvrage aussi ample et d'une telle richesse. Son principal mérite est de faire saisir des faits qu'une simple lecture directe ne permet pas d'appréhender. On ne saurait trop louer J. AUMONT qui a su dominer des calculs d'une telle complexité et qui affirme fort justement, dès le début, que les relevés statistiques et les calculs de probabilité sont un moyen, non une fin en soi. La pratique de l'informatique dans divers domaines, et notamment dans celui de la linguistique, a donné lieu à des réalisations parfois discutables; certains se sont malheureusement livrés, sous l'effet d'une mode, au maniement d'outils qu'ils ne dominaient pas bien. On ne peut adresser un tel reproche à notre auteur, qui a une maîtrise totale de son sujet et des instruments qu'il utilise à son propos. Je ferai seulement quelques observations sur des faits qui sont en quelque sorte la conséquence des qualités même de ce travail. Dans un ouvrage de ce genre, le problème se pose inévitablement de la manière dont il sera perçu par les lecteurs. J. AUMONT manie avec une très grande maîtrise, je le répète, des concepts et des calculs peu accessibles à la majorité d'entre eux; il serait souhaitable qu'il se mît davantage à leur portée. Par exemple, le système de notation des clausules, qui est utilisé dès la p. 13, ne reçoit un semblant d'explication qu'aux pages 60 et 75. Une autre difficulté vient de la nécessité où s'est trouvé l'auteur de réduire le volume primitif de son développement; il a notamment renoncé à reproduire un grand nombre des tableaux que comportait le texte de sa thèse. Mais il y fait constamment référence, et comme cette réduction a été opérée de façon inégale selon les différents chapitres du livre, dans certains d'entre eux, surtout dans la dernière partie, on a quelque peine à suivre le raisonnement. De même, il indique, p. 73, la liste des auteurs qui constituent son corpus, mais la référence complète des textes analysés n'est donnée que dans la thèse. Bien évidemment, peu nombreux seront ceux qui auront la possibilité ou le loisir de s'y reporter, ce qui rend difficile la compréhension de certaines parties de l'exposé. La composition complète et précise de ce corpus aurait pu être donnée en quelques lignes au début du livre. Reste enfin la question, que l'on ne peut éviter de se poser, des réels acquis de cette recherche : fallait-il une telle « machinerie » pour aboutir à des résultats qui, dans leurs grandes lignes, sont proches de ce qu'on savait déjà ? J. AUMONT ne l'élude pas; il écrit, p. 314 : « Le lecteur aura peut-être l'impression qu'il connaissait déjà un certain nombre de nos conclusions » et il répond quelques lignes plus loin en invoquant la rigueur scientifique qu'il s'est constamment imposée : « Nous avons démontré et mesuré ce qui ne l'avait encore jamais été et n'avait été perçu que de façon subjective et intuitive »; il ajoute p. 317, n. 1 : « Certains de nos devanciers étaient arrivés... à des résultats comparables. Mais leurs résultats étaient subjectifs, empiriques...; ils n'avaient jamais été démontrés de façon scientifique ». Dont acte.

Le volume s'achève sur une liste de *Références bibliographiques*, très, sinon trop sélective et qu'on aimerait voir un peu plus étoffée, et une *Bibliographie* de dix-huit titres dont on ne voit pas bien pourquoi ils sont séparés de ce qui précède. Vient ensuite un *Index des notions statistiques*, incontestablement nécessaire en l'occurrence, enfin un *Index analytique*, autrement dit une *Table des matières* très complète, très précise, et qui apporte au lecteur une aide précieuse. La présentation matérielle est absolument parfaite, ce qui est remarquable vu la complexité de l'exposé. Je n'ai relevé au simple fil de la lecture que de très rares fautes d'impression (ainsi p. 66, l. 5 : collabotateurs) et deux erreurs : p. 96, n. 5, lire J. et non G. Bayet; p. 301 et n. 6, l'auteur parle de sept poètes, alors qu'il ne donne que six noms.

J. HELLEGOUARC'H.

Barbara STRÄTERHOFF, *Kolometrie und Prosarhythmus bei Cicero und Livius. « De Imperio Cn. Pompei und Livius 1, 1-26, 8 » kolometrisch ediert, kommentiert und statistisch analysiert* : Oelde, Druckerei R. Festge, 1995, 2 tomes, 938 pages.

Il est impossible de rapporter dans le détail le contenu d'un travail aussi important. Tout y est argumenté avec soin. C'est là un mérite qui doit être d'autant plus mis d'emblée en évidence que la prose métrique latine requiert une méthode d'analyse rigoureuse, si l'on veut éviter l'impressionnisme subjectif. Une délimitation fondée des *côla* ainsi que l'identification d'un véritable système fonctionnel des clausules capables de prendre place à la fin d'incise, de membre et de phrase requièrent en effet des critères objectifs, invariables et scientifiques. Or Barbara STRÄTERHOFF n'encourt jamais le reproche d'ambiguïté ou de subjectivité tant est solidement mise en place sa démarche, claire et fonctionnelle. On apprécie ainsi dès le départ sa mise au point bibliographique et ses explications méthodologiques qu'elle expose dans une longue entrée en matière (p. 1-52) particulièrement bien présentée. De fait le préambule insiste à juste titre et en guise d'introduction sur la nécessité de prendre en compte les différents niveaux de style d'une œuvre, même lorsque celle-ci obéit comme ici à un unique mode d'écriture (oratoire pour le corpus cicéronien), narratif (pour le corpus livien). Aussi le lecteur se trouve-t-il invité dès l'entrée du livre à interpréter les résultats futurs non comme de simples statistiques, mais avec leur visée rhétorique et expressive. Intervient ensuite (p. 6-48) un excellent état bibliographique concernant les chercheurs qui ont contribué à faire progresser la connaissance et les critères de délimitation des *côla*. Plus exactement chaque position est exposée d'une double manière : positive, selon l'apport scientifique, et négative, en fonction de manques et difficultés de la position doctrinale. Ainsi en va-t-il successivement de E. FRAENKEL (1968), T. N. HABINEK (1985), O. PRIMMER (1968), T. JANSON (1975), AILI (1979) confrontés les uns aux autres dans leurs méthodes, voire dans leurs critiques respectives. Au terme de ce bilan peut alors être retenu un système d'analyse qui privilégiant les critères les plus performants définit les limites vraiment fonctionnelles de *côla* 'rythmiques' excluant les variantes floues, voire indéterminées des *côla* 'rhétoriques', selon la terminologie de T. N. HABINEK (p. 19). Cette première clarification méthodologique est suivie d'une seconde. Elle concerne les principes d'identification et de lecture des clausules (p. 49-52). Sont repris les quatre types fondamentaux : 1) crétique-trochée (- u - - x) ; 2) dicrétique (- u - - u x) ; 3) ditrochée (- u - x) ; 4) trochée-crétique (- u - u x). Sont adjointes les variantes monnayées et/ou condensées suivantes : dispondée (- - - x) ; dactyle-crétique (- uu - u x) ; dochmius (u - - u x) ; bacchée-crétique (u - - - u x). Sont également pris en compte des pieds (appelés précisément par Cicéron nombres) propres à assurer à eux seuls un rythme métrique : molosse (- - x) ; crétique (- u x), voire des *metra* iambiques (- - u x ou u - u x). Enfin peuvent intervenir dans des structures rares le pyrrhique (uu), le tribraque (uuu), l'anapeste (uu -) ainsi que le dactyle (- uu), notamment dans la clausule héroïque (- uu - x).

À la lumière de ces données, Barbara STRÄTERHOFF dépouille les clausules des fins de *côla* relatives au corpus proposé dans le titre. On peut ainsi se servir comme d'un *index* des pages 53-138 (Cicéron) ; p. 388-499 (Tite-Live). Chacune de ces sections est en outre suivie d'une discussion et d'un commentaire linéaires tout à la fois méthodologiques, explicatifs, rhétoriques et fonctionnels, p. 139-386 (Cicéron) ; p. 500-698 (Tite-Live). Enfin l'ensemble des résultats statistiques est traité sous la forme de tableaux récapitulatifs et d'*index* de synthèse (p. 699-885) que l'on peut consulter comme une Concordance et qui offrent ainsi aux chercheurs de multiples exploitations possibles. Une première exploitation de cette vaste enquête

statistique est par ailleurs proposée par l'auteur elle-même sous la forme d'un bilan conclusif concernant les pratiques majeures et mineures des deux auteurs étudiés (886-926). Une ample bibliographie bien à jour clôt l'ouvrage (p. 927-938).

La conclusion qui s'impose à la lecture de ce gros œuvre est celle qui consiste à insister une dernière fois sur la somme de renseignements et sur l'outil scientifique que constitue cette masse de dépouillements, d'indications méthodologiques et bibliographiques ainsi que de réflexions techniques, rythmiques et rhétoriques.

J. DANGEL.

Crescenzo FORMICOLA, *Studi sull' esametro del « Cynegeticon » di Grattio*, Collection Studi Latini dirigée par F. et G. CUPAIUOLO : Naples, Loffredo Editore, 1995, 208 pages.

Ce travail de métrique verbale repose sur un examen fonctionnel et expressif de la localisation des mots dans l'hexamètre de Grattius dont la manière est fortement représentative de la période augustéenne. Il établit ainsi un pont entre la versification proprement dite d'une forme métrique théorique et la mise en œuvre pratique d'un schéma capable de diverses réalisations en vue d'une exécution esthétique. Il intervient dans une parfaite continuité avec les travaux du Prof. F. CUPAIUOLO auquel C. FORMICOLA exprime sa profonde reconnaissance. D'une manière plus générale encore, cet ouvrage s'inscrit dans la lignée de G. E. DUCKWORTH et de L. DE NEUBOURG, comme l'indiquent les nombreuses références des notes et la bibliographie qui est par ailleurs solide et bien à jour. La méthode est clairement expliquée dans une introduction fouillée, qui tient lieu non seulement d'exposé méthodologique, mais de bibliographie commentée. On apprend ainsi que le but de ce travail est tout à la fois comparé et stylistique. Il s'agit en effet d'examiner le mode métrique de Grattius par rapport non seulement à l'hexamètre archaïque d'Ennius, mais aussi à une mise en œuvre 'augustéenne'. La *peritia* de ce poète est ainsi celle d'un style empreint d'une originalité, si bien que ses vers se situent, à la lumière des résultats chiffrés en pourcentages, entre l'acmè d'un Virgile ou les variantes expressives d'un Ovide. C'est ainsi à partir d'un examen de *Verstechnik* que l'auteur parvient à dégager l'expressivité de ces hexamètres que Plessis définissait ainsi, comme le rappelle l'introduction (p. 11) : « Les vers sont bien tournés, l'exécution heureuse et digne des derniers jours de l'époque classique. » De fait l'accent est mis dans ce travail sur un respect des exigences métriques qui n'exclut jamais l'acte créateur, de sorte qu'au style propre à un genre littéraire donné s'adjoint le 'microstyle' individualisé de la personnalité d'un auteur donné.

Pour démontrer avec la plus grande objectivité l'expressivité d'un style due au *labor poeticus* autant qu'aux stylèmes d'auteur, C. FORMICOLA pratique une double observation appelée *inner metric* et *outer metric*, selon la terminologie de E. G. O'NEILL (p. 13). Une attention minutieuse est ainsi prêtée à un schéma métrique dont la réalisation varie avec le support verbal du vers. Dans un premier chapitre (*Métrique et métrique verbale*) sont ainsi pris en compte le nombre de syllabes que comptent les mots, leur forme métrique, leur classe grammaticale. Chacune de ces données est examinée en fonction du rapport pied-mot dans les six pieds qui constituent un hexamètre et selon la progression suivante : pieds I, II, III et IV, dipodie des deux derniers pieds ou clausule de l'hexamètre. On ne saurait rapporter ici l'ensemble des résultats, tant il est vrai que la minutie des décomptes effectués doit faire l'objet d'une consultation comparable à celle d'un *index* de concordance. On trouve par ailleurs une analyse commentée des fréquences et répartitions p. 53-65. On soulignera seulement que ces calculs très détaillés mettent en

évidence la recherche chez Grattius d'une forte expressivité. On le voit notamment à une distribution presque égale entre les structures virgilienne et ovidienne. Ainsi en va-t-il par exemple de la répartition des dactyles (D) et des spondées (S) dans les quatre premiers pieds ainsi que des effets occasionnels de *responsio* entre des schémas inversés, dont DSSS / SDDD, DDSS / SSDD, SDSS / DSDD etc (p. 17-18). Plus exactement encore une recherche de la *uariatio* expressive consiste chez Grattius à privilégier d'une manière presque égale les deux répartitions D1 / S4 et D1 / D4, la première propre à Virgile, la seconde à Ovide. Le souci de l'expressivité ressortit également à des partages trochaïques non évités aux deux premiers pieds, — quitte à enfreindre parfois les lois métriques (p. 74-78) —, et à un certain goût pour la ponctuation trochaïque 3e (15 %) ; à une coïncidence non rejetée pied-mot au pied IV qui, propre à rappeler le *sermo* des *Satires* d'un Horace, crée des distorsions de ton pathétiques. En revanche la clausule a tendance à fixer sa typologie, au point que les deux schémas *condere gentem* et *conde sepulcro* atteignent 92,1 %, chiffre un peu supérieur à Virgile (85,5 %) et même à Ovide (90,5 %). Pourtant des effets de dramatisation n'y sont pas exclus. Ils résultent seulement ici de la recherche de clausules phoniques, privilégiant assonances, rimes, homéoteleute, en correspondances non seulement horizontale, mais aussi verticale.

Cette attention portée à l'expressivité ressort aussi de l'examen du rapport phrase-mètre et plus particulièrement encore césure-syntaxe (p. 65-88). Rejet et enjambement montrent une diversité de mise en œuvre et correspondent à des effets de dramatisation bien en situation dans leur contexte. La fréquente concordance entre les deux lectures *ad metrum* et *ad sensum* confère en outre à ces hexamètres un caractère rhétorique, véritable faire-valoir du style de Grattius. Il n'est même pas rare qu'un même vers comporte les trois césures masculines plus ou moins hyperdessinées par la syntaxe, même si la penthémimère reste le repère rythmique principal. Plus précisément l'hexamètre de Grattius compte 79,85 % de penthémimère (P), 54,15 % d'hephthémimère (H), 42,51 % de trihémimère (T). Il n'est pas jusqu'aux doubles césures P-H qui ne permettent de privilégier des mots-clefs mis ainsi en relief au cœur du vers.

Enfin les chapitres II et III sont consacrés au fonctionnement plus particulier de deux types de mots : les monosyllabes (p. 89-132) ; les pyrrhiques (p. 133-179) ainsi que pyrrhique-iambe (p. 179-180). Le fonctionnement de ces types verbaux est analysé à l'emplacement et en fonction des six pieds de l'hexamètre. Là encore versification, métrique verbale et mode de mise en œuvre stylistique conjuguent leurs effets en vue de la meilleure expressivité que C. FORMICOLA examine dans le détail et avec des exemples accompagnés de bons commentaires.

Au total ce travail intéressera non seulement les métriciens et les stylisticiens, mais l'histoire littéraire, dans la mesure où il fait connaître d'une manière scientifique autant qu'esthétique le style d'un auteur laissé un peu dans l'ombre.

J. DANGEL.

Scriptores latini de re metrica. Concordantiae. Indices. Equipo de Investigación dirigido por J. LUQUE MORENO : XII. F. FUNTES MORENO-C. LOPEZ DELGADO, *Scholiastae* : Departamento de Filología Latina, Universidad de Granada, 1996, XXXIV-504 pages.

Voici le douzième tome de cette série dont j'ai déjà traité à diverses reprises dans cette revue ; cf. en dernier lieu le t. 70, 1992, p. 262-263, où l'on trouvera des indications sur les recensions antérieures. Inlassablement, l'équipe dirigée par J. LUQUE MORENO poursuit sa réalisation de *Concordances* sur les textes gramma-

ticaux latins conformément à la méthode utilisée pour les volumes antérieurs. Dans mon texte de 1992, je rendais compte des vol. VI et VIII après l'avoir fait auparavant pour le vol. VII. Je ne sais si les tomes IX à XI ont paru; il est regrettable que ne soit pas fait dans chaque tome le point sur la parution des volumes précédents.

Sous la désignation générale de *Scholiastae* sont rassemblés des textes très variés : commentaires d'Asconius sur Cicéron et diverses scolies sur le même auteur, didascalies de Plaute et de Térence, commentaires de Donat et de Servius, le *De compendiosa doctrina* de Nonius Marcellus, un certain nombre de gloses des *Glossaria latina*, etc., au total, une centaine de références. La présentation est calquée sur celle des précédents volumes, à cela près qu'il n'y a pas cette fois, étant donné la nature du matériel recensé, d'index des *exempla* et des sources. La diversité et la dispersion des textes analysés accroît encore la difficulté d'exécution d'une telle *Concordance* et la rend d'autant plus utile; aussi faut-il féliciter sans réserve ceux qui n'ont pas ménagé leur peine pour sa réalisation.

J. HELLEGOUARC'H.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

CICÉRON, *De l'invention*, texte établi et traduit par Guy ACHARD (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1994, 245 pages dont 179 doubles.

Grâce à G. ACHARD une des dernières lacunes affectant l'œuvre de Cicéron se trouve comblée dans la C. U. F. Son édition du *De inuentione* s'inscrit dans le droit fil de celle qu'il avait donnée de la *Rhétorique à Hérennius* (cf. *R. É. L.* 67, 1989, p. 270-273). Ces deux traités offrent en effet des points communs.

Le premier est une œuvre de jeunesse conçue au départ pour être une partie d'un traité dans lequel les préceptes relatifs à la *dispositio*, à la *memoria*, à l'*elocutio* et à l'*actio* auraient également (2, 178) leur place. Si les indications du *De oratore* (1, 5) suggèrent que la rédaction du *De inuentione* remonte aux années 88 ou 87, G. ACHARD avance de bonnes raisons de penser qu'elle se situe entre 86 et 83. Dans la mesure où la *Rhétorique à Hérennius* qu'il date de 84 ou de 83 n'en fait nulle part mention, il est enclin à croire que le futur orateur écrivit la première partie de son traité au cours de ce *biennium* et que les troubles consécutifs au retour de Sylla en 83 suffisent à expliquer qu'il ait dû renoncer à son projet primitif.

Les influences qui se font jour dans le *De inuentione* sont d'appréciation délicate. Celle d'Aristote auquel ce traité se réfère six fois semble avoir été indirecte et limitée, celle des Péripatéticiens plus mesurée encore. Parmi les rhéteurs grecs d'époque hellénistique, on est en droit de croire que Cicéron doit quelque chose à Apollonios Môlon et à Hermagoras de Temnos. Dans le domaine latin, tout se passe comme si les points communs au *libellus de ratione dicendi* d'Antoine et au traité cicéronien se réduisaient à peu de choses. Et quoique le *De inuentione* procède d'un enseignement de base semblable à celui de la *Rhétorique à Hérennius*, les points de rencontre entre les deux œuvres ne mettent pas en jeu l'essentiel. Bref, le traité cicéronien est le fruit d' « un vaste effort de synthèse » (p. 26). S'il souffre de la comparaison avec les traités de la maturité et de quelques défauts de jeunesse, il traduit l'ampleur de la formation que son auteur s'était donnée et, en plus d'un passage, des qualités de style qui sont autant de promesses.